

Bruxelles, novembre 1918 : une visite inattendue à l'Institut du Docteur Rouffart, rue Van Orley

Brussels, November 1918: an unexpected visit to Dr Rouffart's Institute in Van Orley Street

LANNOY P.

METICES – Institut de Sociologie, Faculté de Philosophie et Sciences sociales, Université libre de Bruxelles (ULB)

RÉSUMÉ

Cet article relate le séjour que Mario Bosisio, un soldat italien prisonnier des Allemands, fit à Bruxelles dans la seconde moitié du mois de novembre 1918, au lendemain de sa libération. Comme plusieurs dizaines de milliers de ses compatriotes, il avait été exilé en Belgique pour travailler au profit de l'occupant. Dans ses mémoires restés inédits, Bosisio raconte sa rencontre fortuite dans une rue de Bruxelles avec une religieuse qui lui proposa de loger à l'Institut chirurgical du docteur Edmond Rouffart, situé à l'angle de la rue Van Orley et de la place des Barricades. Il décrit avec précision l'hébergement que lui offrirent les Religieuses Trinitaires qui y servaient à cette époque, ainsi que la sollicitude dont il fut l'objet de la part de la fille du docteur Rouffart, Nelly. L'article fournit la traduction française du texte original de Bosisio et éclaire son contenu en mobilisant diverses sources historiographiques (archives publiques et privées, presse, littérature primaire et secondaire). Restituer cette visite inattendue est l'occasion de décrire le fonctionnement et l'aménagement d'une clinique privée bruxelloise au début du vingtième siècle et de retrouver les sentiments qui animaient ses protagonistes dans les premiers jours qui suivirent l'armistice du 11 novembre 1918.

Rev Med Brux 2023 ; 44 : 64-72

ABSTRACT

This article relates the stay that Mario Bosisio, an Italian soldier who was a Germans' prisoner, made in Brussels in the second half of November 1918, just after his liberation. Like tens of thousands of his compatriots, he had been exiled in Belgium to work for the occupying forces. In his unpublished memoirs, Bosisio recounts his fortuitous meeting in a street of Brussels with a nun who offered him accommodation at the surgical institute of Dr Edmond Rouffart, located at the corner of Rue Van Orley and Place des Barricades. He describes in detail the accommodation offered by the Trinitarian nuns who were serving there at the time, as well as the solicitude of Dr Rouffart's daughter, Nelly. The article provides the French translation of Bosisio's original text and sheds light on its content by mobilising various historiographical sources (public and private archives, press, primary and secondary literature). The reconstruction of this unforeseen visit is an opportunity to describe the functioning and layout of a private clinic in Brussels at the beginning of the twentieth century and to rediscover the feelings that animated its protagonists in the first days following the armistice of 11 November 1918.

Rev Med Brux 2023 ; 44 : 64-72

Key words : first world war, italian prisoners, Institut Rouffart, private hospital functioning

BRUXELLES, NOVEMBRE 1918 : UNE VISITE INATTENDUE À L'INSTITUT DU DOCTEUR ROUFFART

Le 13 novembre 1918, deux jours après l'armistice clôturant quatre années de guerre mondiale, trois curieux personnages franchissaient la porte de l'Institut du docteur Rouffart, une clinique privée bruxelloise située Rue Van Orley, non loin du Jardin Botanique, à l'intérieur du Pentagone. Ce sont des militaires, mais ils ne sont ni malades ni blessés. Et ils ne sont pas Belges. Il s'agit de soldats italiens, libérés des

mains allemandes le jour précédent, à Louvain. Comment sont-ils arrivés dans cette clinique ? Comment y furent-ils reçus ? C'est que raconte l'un de ces hommes dans ses mémoires que nous avons retrouvés en Italie. Il s'appelaient Mario Bosisio et a laissé un manuscrit relatant de manière détaillée son périple de prisonnier. Resté inédit jusqu'à ce jour, le passage concernant cet épisode constitue un

témoignage exceptionnel non seulement sur les journées mouvementées de novembre 1918 dans notre capitale¹ mais également sur le fonctionnement d'une clinique bruxelloise dans le premier quart du vingtième siècle. Dans les pages qui suivent, nous montrerons en effet que les détails de cette visite inattendue permettent de reconstituer tout un pan de l'histoire de cet établissement.

LE MANUSCRIT DE MARIO BOSISIO

Rédigé en italien, le texte de Bosisio est intitulé *La Via Crucis di un prigioniero. Guerra Mondiale 1914-1918* (« Le Chemin de Croix d'un prisonnier. Guerre mondiale 1914-1918 »). Comptant 110 pages dactylographiées dont quatorze concernant le séjour de l'auteur à Bruxelles, sa date de rédaction n'est pas connue, mais doit vraisemblablement se situer dans l'entre-deux-guerres. Le manuscrit est conservé à la *Fondazione Archivio Diaristico Nazionale* de Pieve Santo Stefano, près d'Arezzo¹. D'un point de vue formel, il relève du genre des « souvenirs » ; dans ce type de témoignage de guerre, « les dates ne jouent pas le même rôle essentiel que dans le journal ; elles se trouvent noyées dans le texte, semées un peu au hasard, et non plus en tête des chapitres ou des paragraphes. Elles ne s'imposent pas à l'auteur et il oublie souvent de les indiquer »². Si le récit de Bosisio se déroule de manière chronologique, les sections se rapportent à des phases que l'auteur distingua *a posteriori* et non à des dates données, qui manquent souvent d'être précisées (par exemple, le départ de Bruxelles n'est pas daté avec précision) ; en outre, il contient quelques erreurs toponymiques ou onomastiques, certains raccourcis temporels ainsi que des informations qui n'ont pu être consultées qu'après les événements relatés, autant de caractéristiques des « souvenirs ». Pour apprécier pleinement ce témoignage, il faut donc accéder à sa version originale et en faire une lecture critique. Dès lors, nous présentons ici une traduction française des pages relatant le séjour de Bosisio à Bruxelles en novembre 1918, que nous avons découpées en sections successives, numérotées de 1 à 7, en fonction de leur cohérence thématique ; chacune est suivie d'une analyse détaillée mobilisant d'autres sources, afin de reconstituer les scènes avec le plus d'exactitude possible.

LE PARCOURS D'UN PRISONNIER DE GUERRE ITALIEN

Lors de la bataille dite de Caporetto qui fit rage entre le 24 octobre et le 9 novembre 1917, 300.000 soldats italiens furent faits prisonniers par les troupes allemandes et austro-hongroises. Environ un dixième d'entre eux furent envoyés de décembre 1917 à mars 1918 en direction du front de France pour accomplir des travaux manuels de diverses natures³. Originaire de Milan, servant dans une

compagnie d'artillerie, Bosisio est capturé le 28 octobre 1917 à Udine, puis envoyé en février 1918 dans une carrière à Olloy-sur-Viroin, près de Couvin ; quelques semaines plus tard, il tente de se suicider, mais son acte échoue au dernier momentⁱⁱ. En juillet 1918, il était transféré à Anvers « à l'hôpital des prisonniers alliés, établi dans une ex-caserne belge d'infanterie » pour y être soigné d'une fièvre étrange, particulièrement contagieuse. Fin octobre, il fut envoyé dans les carrières de Quenast. Abandonné par ses gardiens le 12 novembre à Louvain alors qu'il était évacué avec ses camarades d'infortune, il rejoignit la capitale dès le lendemain en compagnie d'un jeune Milanais dénommé Frigerio, « apeuré par tout et par tous ». À son arrivée à Bruxelles, le duo est conduit au Comité national de Secours et d'Alimentation (CNSA) qui œuvrait en Belgique depuis sa fondation en octobre 1914, dont le siège était installé à la Société Générale de Belgique, rue Ravenstein⁴. Au 30 novembre 1918, le CNSA, via son Comité central des réfugiés, avait offert son secours à 1.492 prisonniers militaires, dont 813 Russes et 485 Italiens⁵.

Dès leur arrivée au CNSA, les deux Italiens furent pris en charge par un certain Jean Sedyⁱⁱⁱ. Les conduisant vers des dortoirs à l'Avenue Marnix, « notre guide nous a fait des recommandations particulières, et en chemin il ne se lassait pas de nous donner des renseignements utiles, nombreux et variés, sur la ville, et des informations et conseils à notre profit ». Le lendemain, ils retrouvèrent leur guide qui leur offrit le couvert puis les emmena « dans un grand café près de l'Hôtel de la Ville » et leur fit voir au passage « un monument héroïque de la ville, le 'Manichen Piss' ». La visite se poursuivit le jour suivant, notamment à Sainte-Gudule. Le 16 novembre, d'autres visites « au cœur de la ville » étaient encore au programme ; c'est ici que nous prendrons le fil du récit de Bosisio.

1.

Le matin, à peine sortis pour aller visiter d'autres beautés de la ville, nous avons rencontré notre cher compagnon d'armes Alfredo Solmi de Concorrezzo di Monza, qui était également prisonnier en Belgique. Fou de joie, je l'ai invité à rester avec nous, et c'est ainsi que s'est formé notre cher trio, qui ne se déferra plus jusqu'à notre arrivée en Italie.

Poursuivant la visite prévue au cœur de la ville, près du boulevard de la Paix, nous avons croisé une religieuse de l'ordre de Saint-Vincent, qui s'est approchée de nous et nous a poliment demandé si nous étions des soldats russes. Dès qu'elle apprit que nous étions des soldats italiens, malgré l'habit, elle nous a embrassés et, les larmes aux yeux, nous dit qu'elle était aussi italienne, de Rocca di Papa (près de Rome). Après les présentations, la bonne sœur, Assunta del Nero de

¹ Sa fiche descriptive est disponible en ligne : <https://catalogo.archivioldiari.it/diari/348>.

ⁱⁱ Les seuls extraits de son récit déjà publiés (tous en italien) concernant la Belgique se rapportent à son séjour à Olloy (La Grande Guerre 1914-1918. I diari raccontano [Internet]. L'Espresso e Finegil editoriale, 2015 [consulté en 2022]. Disponible sur : [ⁱⁱⁱ À ce jour, nous n'avons trouvé aucune information permettant d'identifier cet homme.](https://espresso.repubblica.it/grandeguerra/index.php?page=autore&id=98; Archivio diaristico nazionale di Pieve Santo Stefano. La Via Crucis di un prigioniero. In: Colantoni L, Venturi R. Italiani del Belgio. Roma : Peliti Associati ; 2017. p. 166-171.)</p></div><div data-bbox=)

son nom civil, nous a invités à la suivre car elle allait nous aider.

Nous avons parcouru les boulevards remplis de gens en fête, et au bout d'une demi-heure environ, nous avons été introduits par la bonne religieuse dans une maison de dames, située dans la Rue Van Arley [sic], où elle servait depuis de nombreuses années.

Tout commence avec cette rencontre fortuite avec une religieuse compatriote. Celle-ci s'appelait effectivement Assunta del Nero ; elle était née le 14 août 1881 à Rocca di Papa, en Italie. En revanche, elle n'appartenait pas à l'ordre de Saint-Vincent, mais bien à celui des Religieuses Trinitaires de Valence, la congrégation hospitalière féminine issue de l'Ordre de la Très Sainte Trinité. Assunta y prononça ses vœux le 10 septembre 1901 et fut appelée Sœur Assomption^{iv}.

Une communauté de Trinitaires séjournait à Bruxelles depuis la fin du 19^e siècle : « En 1895, deux fondations se firent à Bruxelles. Une maison d'éducation, avenue de la Couronne, s'ouvrit malgré beaucoup de difficultés dont le temps a eu raison [...]. Les religieuses Trinitaires furent appelées ensuite à diriger, rue des Éperonniers, une polyclinique créée par une société de sommités médicales de la ville »⁶. Mais c'est en un autre lieu que Sœur Assomption emmena les trois soldats italiens en ce 16 novembre 1918 : dans une « maison de dames » ('casa femminile') située dans la « rue Van Arley », en réalité la rue Van Orley, attachée à l'Institut chirurgical du docteur Edmond Rouffart (1855-1927), alors chef du service de gynécologie de l'Hôpital Saint-Jean, chargé de la clinique universitaire de gynécologie, prosecteur puis agrégé à l'Université de Bruxelles et médecin du Bureau de Bienfaisance⁷. Cette clinique avait appartenu, jusqu'à son décès en 1903, au docteur Arthur Gallet (1855-1903) qui, en 1899, y avait fait aménager un couvent et une chapelle. Rouffart en reprit alors la direction et souhaita y faire venir des Religieuses Trinitaires, dont le travail à la clinique des Éperonniers était fort apprécié des médecins qui y pratiquaient^v (illustration 1).

Bien que la décennie qui précéda la Grande Guerre fut marquée par de vifs débats concernant la place des religieuses dans les hôpitaux, de nombreux médecins, y compris attachés à l'ULB, préféraient recourir aux services de sœurs hospitalières, à la fois par nécessité (le nursing laïque étant encore peu développé^{vi}) et par souci de qualité (particulièrement auprès de la patientèle aisée^{vii}). Rouffart adressa une demande d'accorder quelques sœurs pour son établissement à la Supérieure générale de l'Ordre, Mère Marie Magdeleine Bouquet, installée

Illustration 1

Une religieuse trinitaire en habit conventionnel, photographiée à Bruxelles en septembre 1909 : Sœur André de la Croix Bernard (1858-1926) qui fut successivement Supérieure de la Communauté Trinitaire de l'avenue de la Couronne, de la polyclinique des Éperonniers et de la clinique de la rue Van Orley (à partir d'octobre 1920).



Source : Archives de la Congrégation des Religieuses Trinitaires, Généralat de Lyon.

à Valence, dans la Drôme. Or, au même moment, la congrégation traversait en France une crise importante : à la suite de la loi du 1^{er} juillet 1901, elle avait dû précipitamment fermer septante de ses établissements scolaires⁸. « C'est à cette heure douloureuse que la vaillante Mère, remplie de confiance en Dieu, songe à fonder de nouvelles communautés en Belgique, notamment celle de la rue Van Orley à Bruxelles », peut-on lire dans un historique de l'ordre⁶. Ainsi, le 15 janvier 1904, le Conseil de Congrégation accepta d'assurer le service de l'Institut Rouffart. Peu de temps après, cinq Trinitaires arrivèrent à Bruxelles, dont Sœur Rose Emilie Monin, nommée supérieure de la communauté, et Sœur Assomption (Assunta del Nero). Lorsque cette dernière croisa Bosisio en novembre 1918, cela faisait donc effectivement de « nombreuses années » (quatorze exactement) qu'elle résidait à Bruxelles. Cette rencontre serait survenue « près du boulevard de la Paix ». La dénomination est approximative : elle peut correspondre soit à l'avenue de la Paix donnant vers le site de la basilique du Sacré-Cœur à Koekelberg, alors en chantier et où se trouvait une

^{iv} Les informations biographiques concernant Sœur Assomption ont été extraites par Michèle Wilgot du cahier de maison tenu par la Communauté Trinitaire de l'avenue de la Couronne (il n'existe pas de cahier propre à l'Institut Rouffart).

^v On dénombrait 519 sœurs hospitalières à Bruxelles en 1910, soit un cinquième des religieuses présentes dans la capitale (Cocriamont M. Soigner les corps et les âmes. Les Sœurs Augustines des hôpitaux Saint-Jean et Saint-Pierre à Bruxelles au 19^e siècle. Sextant. 1994-1995;3:20).

^{vi} L'instauration d'un certificat de capacité pour l'exercice du métier infirmier date de 1908 et d'un diplôme de capacité de 1913. La première école d'infirmières est ouverte par Antoine Depage en 1907 et placée sous la direction de la Britannique Edith Cavell, diplômée du London Hospital, qui sera fusillée par les Allemands le 12 octobre 1915 (Arguello J. L'introduction du nursing laïque en Belgique (1882-1914). Sextant. 1994-1995;3:61-82).

^{vii} La Comtesse Jean de Mérode, dans une lettre du 2 mai 1920 adressée à la Supérieure générale des Trinitaires, dit de ses religieuses de la rue Van Orley qu'elles sont des « âmes d'élite » qui possèdent une « connaissance approfondie et parfaite du soignage des malades » (archives de la Congrégation des Religieuses Trinitaires, Généralat de Lyon).

église provisoire, soit à la rue de la Paix à Ixelles, où se trouvait l'église Saint-Boniface. Comme Bosisio précise que leur trajet dura « une demi-heure environ », il semble qu'il s'agisse plutôt de cette seconde localisation. En effet, la distance à pied entre la rue Van Orley et la rue de la Paix se parcourt en trente minutes, tandis qu'il faut une heure pour franchir celle qui la sépare de l'avenue de la Paix ; en outre, la rue de la Paix se situe à mi-chemin entre la rue Van Orley et l'avenue de la Couronne où se trouvait le pensionnat tenu par les Religieuses Trinitaires, d'où provenait probablement Sœur Assomption au moment de sa rencontre avec ses trois compatriotes.

2.

Présentés à la mère supérieure et progressivement à toutes les sœurs, nous avons été invités à passer dans une grande salle où nous avons été chaleureusement accueillis. Le patriotisme qui avait pénétré dans leur âme ne leur permettait pas de garder, du moins envers nous, cette attitude réservée des religieuses ; au contraire, elles étaient très joviales et fières d'accueillir des soldats italiens dans leurs murs.

La « Maison de Dames » où Bosisio et ses compagnons sont si chaleureusement accueillis constitue une annexe de l'Institut Rouffart mitoyenne avec l'immeuble suivant de la rue Van Orley (portant le n°4). Il était possible d'y accéder directement par une cour extérieure. Au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine et la buanderie, le réfectoire des sœurs occupant le premier étage – il doit probablement s'agir de cette « grande salle » dont parle Bosisio.

De nationalité française (ou italienne, telle Assunta), les Trinitaires de Bruxelles exprimèrent leur patriotisme tout au long du conflit par diverses formes de résistance aux impositions de l'occupant. Ainsi en août 1914, l'Institut Rouffart se transforma en ambulance pour recevoir les soldats blessés provenant des combats livrés lors de l'invasion allemande⁹⁻¹⁰ ; quant à elles, les sœurs qui enseignaient à l'avenue de la Couronne allèrent prêter main forte au personnel de l'hôpital militaire tout proche – prolongeant leur geste également pour les soldats allemands qui arriveront peu de temps après¹¹.

Ensuite, durant l'occupation, les religieuses firent l'objet de « *perquisitions allemandes toujours infructueuses* », mais fortes en émotions ; en effet, « *elles s'étaient exposées aux pires dangers pour approvisionner ceux qui mourraient de faim, pour secourir des prisonniers évadés et les aider à rentrer en France, pour faire franchir la frontière aux jeunes Belges qui brûlaient d'envie de rejoindre l'armée, pour faire circuler les feuilles proscrites chargées de soutenir le courage et de combattre les fausses nouvelles alarmantes* »⁶. On reconnaît sous cette dernière formule l'histoire de la distribution clandestine de *La Libre Belgique* dont les milieux ecclésiastiques bruxellois étaient un des vecteurs importants. Les Trinitaires de la rue Van Orley furent peut-être même les

protagonistes involontaires d'une scène cocasse qui marqua la chronique du journal interdit. En août 1915, un billet anonyme parvint à la police secrète allemande signalant que le directeur de *La Libre Belgique* était un certain André Vésale résidant place des Barricades. Un peloton se rendit alors immédiatement sur les lieux et sonna aux portes de toutes les maisons de la place, sans doute aussi à celle de l'Institut Rouffart, mais sans succès. Une servante interrogée finit par indiquer aux Allemands que le seul Vésale connu en ce lieu était celui coulé de bronze trônant au milieu du square, le père de la science anatomique ! Il va sans dire que le journal se fit un plaisir de relater l'événement dans les pages de son édition ultérieure, portant le numéro 39, sous le titre moqueur « Chronique théâtrale »¹². Dans un registre plus tragique, on citera l'action de Mathieu Bodson, un ouvrier originaire de Jupille qui, actif dans l'espionnage, fut fusillé au Tir National par les Allemands le 14 septembre 1916. Ce patriote, réformé de l'armée belge, était passé clandestinement en Angleterre en 1915 après un séjour à la rue Van Orley : « *Opéré dans la clinique du docteur Rouffart, Mathieu Bodson passait la frontière et se présentait aux autorités militaires* », peut-on ainsi lire dans une de ses biographies, indiquant de manière indirecte le rôle que pouvait jouer le lieu durant la période d'occupation¹³. Enfin, si les Trinitaires bruxelloises ne connurent aucun décès dans leurs rangs durant la guerre, elles furent néanmoins empêchées de rendre visite au « berceau de leur vie religieuse » situé de l'autre côté du front. L'armistice du 11 novembre 1918 résonna donc pour elles comme une véritable libération, au point de les faire sortir de cette « attitude réservée » à laquelle s'attendait Bosisio. Le moment fut l'occasion pour elles d'exprimer collectivement, mais entre les murs de leur établissement, cette joie que des milliers de Bruxellois manifestaient de manière bien plus exubérante encore dans les rues et les bistrotts de la capitale.

3.

Sœur Assunta, après une conversation avec la mère supérieure, nous a invités à rester avec elles pendant quelques jours, afin que nous puissions ainsi procéder, au moins, aux soins principaux dont nous avions tant besoin.

À la suite de cette séance festive, les religieuses proposèrent aux trois soldats italiens de loger à la rue Van Orley. On pourrait s'étonner de cette démarche qui semble entreprise en toute autonomie, sans consultation du docteur Rouffart à qui appartenait l'établissement. En réalité, les religieuses possédaient pleine autorité sur les admissions à l'Institut et sur sa gestion quotidienne. C'est ce que prévoyait explicitement en son article premier le traité conclu le 11 août 1905 entre Edmond Rouffart et Sœur Rose-Andrée Bonneton, Supérieure Générale de l'ordre : « *La Direction de l'Institut, les soins à donner aux malades, ainsi que tous les services accessoires sont confiés aux Religieuses Trinitaires de Valence* »^{viii}. Les conditions d'admission étaient elles aussi « *à convenir avec la*

^(viii) Document conservé dans les archives de la Congrégation des Religieuses Trinitaires, Généralat de Lyon.

Supérieure »¹⁴. En d'autres mots, la décision d'héberger Bosisio et ses compagnons revenait aux Sœurs et à elles seules, comme pour tout autre patient. Cependant, les circonstances exceptionnelles du moment inscrivaient ce geste non dans une logique d'admission ajustée aux seuls services médicaux d'un hôpital chirurgical, mais dans celle d'une hospitalité entendue dans son sens historiquement premier, comme prise en charge des malheureux sans exigence de contrepartie pécuniaire ou de conformité administrative^{ix}. En outre, cette hospitalité supposait « une souplesse du moment », c'est-à-dire que « le dispositif puisse s'aménager en fonction du flux de demandes qui lui est adressé »¹⁵. Tel semble avoir été le cas avec notre trio italien : des chambres étaient disponibles et ils pouvaient donc y être hébergés, comme Bosisio le décrit dans la suite de son récit.

4.

Elles nous ont préparé un bain chaud réparateur et purifiant. Tous les parasites qui avaient été nos indéfectibles compagnons pendant si longtemps prirent enfin congé de nous, flottant par centaines dans l'eau sale.

Dans les chambres qui nous avaient été attribuées, une grande pour moi et Frigerio et une autre chambre normale à côté de la nôtre pour Solmi, il y avait du linge propre apprêté pour nous, posé sur des lits blancs tirés de draps en dentelle de Flandre. Elles avaient également réussi à obtenir deux costumes civils qu'elles donnèrent à moi et à Frigerio, qui étions plus dans le besoin. Elles n'en ont pas trouvé pour Solmi, mais sa tenue était encore passable. Comme nous étions heureux ! Le putride uniforme en papier des détenus a finalement subi le sort qu'il méritait : jeté à la poubelle avec nos sous-vêtements élimés. Aujourd'hui encore, j'ai la chair de poule en repensant à la chemise que je portais, toute sale, souillée de sang et des croûtes sans cesse arrachées par un grattage obstiné, et si usée qu'elle n'arrivait même plus au nombril.

Nettoyés et apprêtés, nous avons pris un délicieux et copieux petit déjeuner. Ensuite, les bonnes sœurs rivalisaient entre elles, nous apportant des gâteaux et des fruits, nous recommandant chacune de ne rien dire aux autres, tandis que, conséquence naturelle, à certains moments, plusieurs sont arrivées ensemble, toutes avec les mains pleines.

Le soir, nous nous sommes couchés avec grand plaisir sur les matelas moelleux, et nous avons dormi profondément, nous qui avons passé de longs mois de nuits blanches sur des matelas de paille remplis de copeaux de bois piquants.

Ce passage relate d'abord comment Bosisio « changea de peau » grâce aux soins reçus à l'Institut Rouffart. Si le bain lui apporta un premier soulagement par rapport

à la pédiculose corporelle engendrée par les mauvaises conditions hygiéniques de la captivité (désinfection du corps et disparition du prurit), le linge et les vêtements propres lui firent retrouver une dignité sociale oblitérée par les guenilles dégradantes du prisonnier¹⁶.

Ensuite, le récit nous fait pénétrer à l'intérieur de la clinique, une visite que nous avons pu compléter en consultant les plans du bâtiment conservés aux Archives de la Ville de Bruxelles¹⁷. L'Institut occupait une partie de la parcelle cadastrale (aujourd'hui propriété de l'auberge de jeunesse « Jacques Brel ») ayant la forme d'un pentagone dont trois côtés sont à front de rue : place des Barricades, rue Van Orley et rue de la Sablonnière, avec accès par ces deux dernières uniquement. En 1918, le bâtiment principal (la base du pentagone, donnant sur la place des Barricades) comportait quatre étages en plus du rez-de-chaussée (il n'en comptait que trois jusqu'en 1911 et n'en compte à nouveau plus que trois aujourd'hui). L'autre moitié de la propriété était divisée en deux parties symétriques, chacune avec une grande cour longeant leur rue respective et une petite cour aveugle triangulaire formant la pointe du pentagone (dont seule l'une existe encore aujourd'hui, côté rue Van Orley). Une construction reliant le bâtiment principal et les bâtiments annexes (situés à l'arrière de la parcelle) séparaient les deux grandes cours.

L'Institut Rouffart occupait la moitié droite de la propriété, longeant la rue Van Orley. Néanmoins, à partir du 2^e étage, il s'étendait sur toute la surface du bâtiment principal, contrairement au cas du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage. L'annexe réservée aux religieuses était composée de trois niveaux uniquement.

Au total, l'Institut comptait 18 chambres pour les patients, 3 chambres pour des servantes et 6 cellules pour les sœurs. Des toilettes étaient disponibles à tous les étages, ainsi que des prises d'eau. Le bâtiment principal disposait d'un ascenseur et d'un monte-plat. Rouffart avait fait déplacer et agrandir la salle d'opération en 1911, selon sa conception de « l'organisation idéale d'une installation chirurgicale au point de vue de l'asepsie », la dotant de locaux d'instruments et d'une baie vitrée donnant sur la cour principale⁷. La baignoire où Bosisio changea de peau se trouvait au rez-de-chaussée et la chambre qu'il occupa avec son compagnon Frigerio était probablement au 3^e étage.

Sur une vue prise durant l'entre-deux-guerres (illustration 2), on aperçoit les quatre étages surmontés du jardin d'hiver et, dans la rue Van Orley, la porte d'accès au bâtiment principal (aujourd'hui condamnée), celle donnant dans la cour et la dernière permettant d'accéder au dépôt mortuaire. Au-dessus de cette dernière, on voit la façade aveugle du bâtiment annexe contenant le quartier des religieuses. À gauche de l'édifice, dans la rue de la Sablonnière, la première maison était celle où habitaient le docteur Rouffart et sa famille.

^(ix) Selon Dodier & Camus (1997:734), « trois formes de prise en charge ont régi, jusqu'à ce jour, l'histoire de l'hôpital : l'hospitalité accordée aux malheureux, la gestion collective des malheurs et la dynamique de l'innovation biomédicale ».

Illustration 2

L'Institut Rouffart vu de la Place des Barricades.



Carte postale non datée, éditeur Ern. Thill, Bruxelles - collection de l'auteur.

L'ex-prisonnier Bosisio jouit pleinement de ce confort inespéré. Mais dès le lendemain de son installation, il fut néanmoins contraint de découcher ! Le dimanche 17 novembre 1918, son guide Jean Sedyn l'emmena sur la Grand-Place pour assister au retour du bourgmestre Adolphe Max, déporté en Allemagne, à qui une foule innombrable fit un accueil délirant. Emporté par l'enthousiasme général, notre trio de prisonniers poursuivit la fête dans un music-hall du centre-ville où, tard dans la nuit, il fut poussé sur scène pour exécuter des chants patriotiques italiens. C'est dans l'après-midi du lundi 18 novembre 1918 que Bosisio et ses compagnons firent leur retour, penauds, à la rue Van Orley.

5.

En quittant la salle à l'aube, nous nous sommes rendus à l'avenue Marnix où nous nous sommes reposés jusqu'à midi. Immédiatement après le dîner, nous sommes allés voir les religieuses, qui s'étaient inquiétées de nous, et nous nous sommes excusés en mentant en partie. Nous leur avons dit qu'il ne nous avait pas été possible de quitter le Comité en raison de la nouvelle organisation des réfugiés. Le soir, nous avons fait la connaissance d'une de leurs jeunes amies, qui vivait dans l'immeuble voisin. Nous sommes restés avec elle pendant plusieurs jours. Nous nous souvenons également de cette personne charitable qui a tant fait pour nous. Nous avons appris par la suite que c'est elle qui avait donné les vêtements et qu'ils appartenaient à ses frères qui tenaient encore les armes.

Dans la soirée (la deuxième qu'il passe à la rue Van Orley), Bosisio fait la connaissance d'une « *bonne et charitable amie des sœurs* » comme il l'écrira un peu plus loin dans son récit ; il s'agit de Nelly, la fille du docteur Rouffart et de son épouse Marie-Louise de Moor, native de Liège¹⁸. Elle naquit le 8 mai 1897, un an après leur mariage célébré en août 1896, et fut rejointe par trois frères dans les années suivantes (illustration 3). Lorsque survint la guerre, les trois jeunes hommes partirent combattre.

Rongée par l'angoisse, leur mère décéda le 8 décembre 1916. À peine âgée de 19 ans, la jeune Nelly devint rapidement « une organisatrice de premier ordre dans les entreprises paternelles »¹⁷. Ses frères ne reviendront à Bruxelles qu'après l'Armistice ; entretemps, elle avait donné quelques-uns de leurs vêtements aux trois soldats italiens hébergés par les sœurs de l'institut paternel. Et Bosisio disait vrai en écrivant que la demoiselle « vivait dans l'immeuble voisin » : le domicile personnel de Rouffart était situé au n°28 de la rue de la Sablonnière, la maison adjacente à l'arrière de l'Institut¹⁹.

Illustration 3

Edmond Rouffart et son épouse Marie-Louise de Moor avec leurs quatre enfants : Nelly, Jean (au centre), Michel et Paul (agenouillé), sur une photographie prise peu avant la Première Guerre mondiale.



Source : Paul Dechamps, Histoire du Lycée Molière. Témoignage d'une vie. 1^{ère} partie, Ophain-Bois-Seigneur-Isaac : Idée Lumineuse, 2017, p. 6).

6.

Le 22 novembre, mademoiselle Nelly Reuffard [sic], la bonne et charitable amie des sœurs, nous informe que le lendemain aura lieu l'entrée triomphale de l'héroïque roi Albert, à la tête de ses troupes, qui marchent depuis plusieurs jours vers la capitale, libérée à jamais du joug de l'ennemi. Et par la volonté expresse d'une dame aristocratique de noble lignée (dont je ne me souviens malheureusement pas du nom), elle nous invita à assister au défilé depuis son balcon au centre de la ville. Tôt le lendemain matin, nous avons été reçus avec grands honneurs par une foule d'invités.

Nelly Rouffart fut également la personne par laquelle Bosisio et ses compagnons vinrent à rencontrer une personnalité particulièrement importante dans l'histoire des prisonniers italiens exilés en Belgique. En effet, nous avons pu établir que cette « dame aristocratique de noble lignée » dont notre narrateur a oublié le nom est en toute vraisemblance Isabella Errera, née Goldschmidt (1869-1929). L'épouse italienne du bourgmestre d'Uccle Paul Errera était une personnalité mondaine bien connue notamment pour le salon qu'elle animait chaque mercredi en sa maison réunissant les personnalités politiques, littéraires et artistiques de l'époque, toutes

convictions et confessions confondues^{20,21}. Dès le début de la guerre, elle fournit de l'aide aux civils évacués des zones de combats affluant dans la capitale, ouvrant un asile sur la chaussée d'Alsemberg entretenant à ses frais. Elle assura également le transfert clandestin de soldats belges et français vers les Pays-Bas, raison pour laquelle elle fut arrêtée un jour de fête nationale, en 1917, pour « contravention aux ordres relatifs aux papiers d'identité »²². Détenue à Louvain, condamnée par les autorités allemandes à trois mois de prison, elle sera acquittée le 9 octobre 1917. Libérée, elle reprit ses activités officielles et clandestines, principalement en faveur des prisonniers italiens désormais présents sur le territoire belge. Avec le soutien de Paul-Emile Janson (1872-1944), avocat et député libéral (et futur ministre de la Guerre), elle constitua l'*Œuvre d'assistance aux prisonniers italiens déportés en Belgique*, par laquelle, jusqu'à la fin de la guerre, seront assurés l'envoi de colis et l'organisation de visites dans plusieurs localités où étaient détenus des militaires italiens (Acoz, Andenne, Anvers, Landen, Libramont, Mochamps, Muizen, Namur, Neuville-sous-Huy et Quenast)²³.

En outre, Isabella Errera avait dû apprendre la présence de Bosisio et de ses compagnons grâce aux contacts qu'elle entretenait avec la famille Rouffart. Edmond Rouffart avait séjourné à Wurtzbourg en compagnie de Léo Errera (1858-1905), le frère de Paul. Comme lui, Rouffart avait été intégré au corps professoral de l'Université de Bruxelles dans les années 1880 (il y enseignait l'anatomie comparée et la pathologie chirurgicale), où il fréquentera ensuite Paul Errera lors de son rectorat (1908-1911), notamment en tant que président de l'Union des Anciens Étudiants. Rouffart était par ailleurs « ami des artistes, franc-maçon, amoureux des voyages culturels » et actif dans le milieu libéral, en tant que sénateur suppléant avant et après la Grande Guerre²⁴. Les Errera et les Rouffart appartenaient donc au même cercle social. Et ce sont tous ceux qui le composent qui se retrouvèrent dans la demeure du couple belgo-italien au n°14 de la Rue Royale, à l'angle de la Place des Palais, face au Parc Royal, pour assister en première loge au défilé qui se déroula le 22 novembre et non le 23 comme le laisse entendre le texte de Bosisio^x. On imagine l'Hôtel Errera rempli d'invités de marque et, perdus parmi eux, ces modestes compatriotes de la maîtresse de maison que sont Bosisio et ses compagnons, tous venus assister au retour triomphal du Roi et de son armée dans la capitale, après quatre années d'exil (illustration 4). Après avoir admiré le cortège pendant plusieurs heures, le trio italien s'en retourna parmi la foule ; Bosisio raconte qu'il recevra dans la rue un exemplaire de *La Libre Belgique* du jour et qu'il réussira même à apercevoir de près le couple royal lors de son retour au Palais en fin de journée.

Illustration 4

La foule massée devant le Palais royal le 22 novembre 1918, à quelques pas de l'Hôtel Errera.



Carte postale non datée, marque Nelson - collection de l'auteur.

7.

VERS LA PATRIE

Après trois semaines passées à Bruxelles, vécues dans une apothéose de gloire et de patriotisme, l'heure du désir de revoir notre patrie était venue pour nous aussi, et d'un commun accord nous avons étudié l'itinéraire et décidé du moment de notre retour. Nous avons annoncé notre départ imminent à notre bonne sœur qui, dans une grande consternation, en a informé la mère supérieure. [...]

La nuit, nous ne pouvions pas dormir à cause des milliers de pensées qui tourbillonnaient dans nos têtes. La matinée a été une course fébrile de préparatifs pour notre départ. Sœur Assunta est venue nous annoncer que Mlle Nelly nous attendait pour nous dire au revoir. Nous y sommes allés immédiatement, et elle nous a offert du café et du lait, puis nous a donné à chacun un colis de nourriture, quelques cadeaux utiles et un portefeuille contenant cinquante marks. Elle nous a accueillis chaleureusement et nous a souhaité un bon voyage. Sœur Assunta nous a emmenés chez la mère supérieure, où toutes les sœurs nous attendaient, chacune avec quelque chose d'utile pour chacun d'entre nous.

La séparation a été douloureuse et émouvante. Avant de partir, Sœur Assunta me donna un drapeau tricolore en soie qu'elle avait confectionné elle-même, en souvenir de la lointaine patrie et pour ne pas oublier d'y embrasser pour elle le premier morceau de terre que nous toucherions, car elle pensait que le moment heureux de la revoir était encore loin, étant donné la

^(x) Actuellement, l'Hôtel Errera accueille la Résidence du Ministre-Président de la Région flamande.

grande mission de bonté et de charité qu'elle avait encore à accomplir ici pour le soulagement des âmes souffrantes. Les autres sœurs nous ont entourés, nous souhaitant un monde de bonnes choses. La mère supérieure nous a dit de vivre en bons chrétiens et d'aimer notre prochain, de ne faire de mal à personne, puis elle a prié Dieu de nous protéger pendant notre voyage afin que nous puissions rejoindre nos familles rapidement et en bonne santé. Après avoir échangé les dernières salutations, Sœur Assunta nous accompagna jusqu'au vestibule et nous serra chaleureusement la main, les larmes aux yeux.

Après quelques pas, nous nous sommes retournés et l'avons saluée avec révérence. Cela nous fendait le cœur de quitter la chère rue Van Arley [sic], avec ses bonnes sœurs et la bienfaitrice Nelly. Nous avons traversé la ville pour la dernière fois le cœur brisé et avec une pensée reconnaissante pour les bons habitants de Bruxelles, qui avaient tant fait pour nous.

C'est dans des termes visiblement émus que Bosisio relate son départ de Bruxelles, à une date qu'il ne précise pas avec exactitude. Il est probable que ce retour ne fut pas aussi spontané qu'il le laisse entendre. En effet, dès le 20 novembre, un appel avait été lancé pour que les ex-prisonniers alliés libérés se fassent officiellement enregistrer^{xi}. Dans les derniers jours de novembre et les premiers de décembre, plusieurs trains spéciaux transportant des ex-prisonniers (dont des Italiens) transitèrent par Bruxelles à destination de Bruges puis de la France. C'est d'ailleurs à Bruges que Bosisio embarqua dans un train pour la France. Après un bref transit par Dunkerque et une lente traversée de la France dans un convoi ferroviaire transportant 500 compatriotes ayant pareillement connu la captivité, Bosisio et ses compagnons retrouvèrent le sol italien après plus d'une année d'exil. Lors d'un bref arrêt à Bardonecchia (la première gare italienne après le passage du tunnel du Fréjus), Bosisio et Solmi s'agenouillèrent pour baiser la terre patriale, remplissant la promesse faite à « *la bonne sœur de Bruxelles* ». Les ex-prisonniers furent ensuite emmenés dans un camp provisoire en bord de mer, à quelques kilomètres de Cecina, dans la province de Livourne en Toscane. Le 23 décembre 1918, Bosisio embarqua dans un train qui l'emmena à Gênes, où il

télégraphia un message à sa famille annonçant son arrivée. Un peu avant minuit, ce fut le départ, puis « *le train fila rapidement. Tortona, Voghera et Pavie étaient dépassées...* ». À quatre heures et demie du matin, le 24 décembre, Bosisio frappait à la porte de la maison familiale, à Milan. Après la guerre, il travailla comme simple commis dans une grande entreprise milanaise (la *Società italiana per l'Industria dell'Ossigeno e di altri Gas*, l'ancêtre de l'actuelle *Air Liquide Italia*) où il resta jusqu'à l'âge de la pension, comme en atteste le témoignage de sa jeune collègue qui sauva son manuscrit de la disparition^{xii}.

En octobre 1919, Sœur Assomption quitta elle aussi Bruxelles, une année après y avoir rencontré Bosisio. Nous ne savons pas ce qu'elle devint ensuite. Quatre mois plus tard, en février 1920, le chapitre général de l'Ordre des Religieuses Trinitaires décida de rappeler ses sœurs hospitalières installées hors de France. Dans une lettre du 24 février 1920 adressée à la Supérieure Générale, Rouffart exprimait son inquiétude relative à ce départ, estimant être trop âgé pour réorganiser la clinique et n'étant pas en mesure d'en confier la direction à ses fils, encore engagés dans leurs études. Les négociations s'étirèrent. En 1921, une autre congrégation religieuse, les Sœurs de la Croix, accepta de remplacer les Trinitaires, qui quittèrent définitivement l'Institut en avril 1921, après dix-huit années de présence. Le 19 mai 1927, Rouffart s'effondrait devant la table où il s'apprêtait à opérer une de ses patientes, frappé d'un infarctus pulmonaire total. Il fut inhumé à Uccle au cimetière du Dieweg, aujourd'hui désaffecté.

Quant à Nelly Rouffart, elle épousa en 1931 l'avocat Charles Dechamps et de leur union naquirent trois enfants, dont l'aîné était Paul Dechamps, qui fondera en 1956 le Lycée Molière de Bruxelles. Lors de la Seconde Guerre mondiale, elle témoigna à nouveau d'un fort engagement patriotique, notamment en hébergeant chez elle des personnes de confession juive, parmi lesquelles un certain nombre d'enfants mais également Alfred Errera, le fils de Léo Errera, qui était professeur de mathématiques à l'ULB²⁵. En septembre 1954, Nelly Rouffart qui était veuve depuis deux ans, fut décorée de la Médaille du Résistant civil, en hommage à son action durant la Seconde Guerre mondiale²⁶. Décédée le 30 avril 1978, elle fut inhumée comme son époux au cimetière de Verwinkel à Uccle.

^(xi) Le texte du communiqué était le suivant : « Les soldats anglais, français, italiens et russes hospitalisés dans des maisons particulières doivent se faire inscrire à l'Université [de Bruxelles]. Cette mesure s'impose afin que le Comité central des réfugiés soit à même de renseigner les divers consulats dès que ceux-ci seront régulièrement rétablis ». Il y a un siècle déjà, l'ULB témoignait de son engagement envers les déplacés victimes de la guerre.

^(xii) Dans une lettre du 21 juin 1999 adressée à la *Fondazione Archivio Diaristico Nazionale*, Stella Rangoni raconte qu'elle a rencontré Bosisio dans les années 1950 lorsqu'elle fut embauchée au siège milanais de la S.I.O. Lors du déménagement de l'entreprise à la fin des années 1960, elle remarqua que le manuscrit de Bosisio, conservé jusqu'alors dans la bibliothèque de la société, se trouvait parmi des caisses destinées à la destruction. Elle l'emporta et le conserva, avant d'en envoyer une copie à la Fondazione en 1989 (Primapersona. 2000;4:55).

CONCLUSION

En menant nos recherches sur le sort des prisonniers de guerre italiens déportés en Belgique et en France occupées au cours de l'année 1918, nous n'imaginions pas suivre les pas de l'un d'entre eux jusque dans les murs d'une clinique civile bruxelloise que rien ne nous prédestinait – l'historien autant que le témoin – à franchir un jour. L'épisode est néanmoins instructif car il nous rappelle non seulement que l'institution hospitalière a une histoire et qu'elle participe à l'histoire, mais aussi qu'elle est structurellement un « assemblage de dispositifs hétérogènes » qui chacun incarne « une certaine manière de concevoir les rapports entre cette institution et son extérieur (ici sous l'angle de la prise en charge du malheur des individus) »¹⁵. En ces journées extraordinaires de victoire et de retour à la paix, l'Institut Rouffart – comme bien d'autres hôpitaux au même moment – a ouvert ses portes à un malheur qui n'était pas uniquement sanitaire ; les blessures infligées par la captivité de guerre relevaient avant tout de l'exil anémiant et de la déchéance symbolique. Comme l'écrit Bosisio en préambule à son récit, « *les vicissitudes et les souffrances relatées ici et endurées pendant ma captivité furent celles de tout fantassin en terre ennemie* ». Face à ces maux, la liberté retrouvée, l'hospitalité chaleureuse et l'écriture autobiographique furent les plus efficaces des remèdes.

Remerciements : Je remercie Mme Michèle Wilgot pour les précieux documents qu'elle a bien voulu me communiquer, M. Edmond Rouffart pour m'avoir partagé l'histoire de sa famille, MM. Alexandre Buchet, David Guillardian, Guy Lebeer et Stéphane Louryan pour leurs indications documentaires avisées ainsi que la *Fondazione Archivio Diaristico Nazionale* de Pieve Santo Stefano pour sa collaboration bienveillante.

BIBLIOGRAPHIE

1. Vreugde C. La révolution allemande à Bruxelles, 9 novembre – 18 novembre 1918. Cahiers Bruxellois. 2018 ; 1 : 201-273.
2. Cru JN. Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928. Paris : Les Étoiles ; 1929. p. 61.
3. Lannoy P. De Caporetto à Robermont. Les itinéraires des prisonniers de guerre italiens en Belgique pendant et après la Première Guerre mondiale. Revue belge d'histoire contemporaine. 2021 ; LI (4) : 66-98.
4. Rency G. La Belgique et la guerre. Tome I. La vie matérielle de la Belgique durant la guerre mondiale. 2e éd. Bruxelles : Henri Bertels ; 1924. p.275.
5. Comité National de Secours et d'Alimentation. Rapport général sur les opérations et le fonctionnement du Comité National de Secours et d'Alimentation. Troisième partie. Département Secours et Œuvres créées ou subsidiées par lui. Tome II. Annexes. Bruxelles : Vromant ; 1920. p.287.
6. Anonyme. Les Religieuses Trinitaires de Valence. Paris : Letouzey et Ané ; 1923.
7. Keiffer M. Eloge du Docteur Edmond Rouffart (1855-1927). Bull Acad Royale de Belgique 1929 ; 84 : 202-214.
8. Anonyme. Les Religieuses Trinitaires de Valence. Leur histoire. Lyon : Religieuses Trinitaires ; s.d. p.19.
9. La Gazette. 6/08/1914. p.3.
10. Piette V, Guillardian D. Ne tirez pas sur les ambulances ! Les Cahiers de la Fonderie. 2005 ; 32 ; 6-10.
11. Bréart M. Madame Marie-Thérèse (1893-1958). Une religieuse – Une éducatrice. Valence : Religieuses Trinitaires ; 1959. p.28.
12. Istoricos (Goemaere P). Histoire de la Libre Belgique clandestine. Bruxelles : Piette ; 1919. pp. 31-32.
13. Anciaux M. L'héroïsme des jeunes. Paris : Arthur Savaète ; 1925 (cité par Loodts P. Mathieu Bodson fusillé au Tir National. In : Médecins de la grande guerre. 2000-2020 [consulté le 19/04/2022]. Disponible sur : http://www.1914-1918.be/mathieu_bodson.php).
14. Vloeberghs Ch., Cornet d'Elzuis du Chenoy J. Bruxelles Charitable, Bruxelles, A. Lesigne, 1914, p.136.
15. Dodier N, Camus A. L'admission des malades : histoire et pragmatique de l'accueil à l'hôpital. Annales. Histoire, Sciences Sociales. 1997 ; 4 : 733-763.
16. Marcant P. Guerre, Peau et Poilus. La peau, une interface au carrefour des combats, des conditions de vie et des considérations colonialistes au cours de la Grande Guerre. Paris : Mémoire pour le Diplôme Universitaire d'Histoire de la Médecine, Faculté de Médecine - Université Paris Descartes ; 2018. p.92.
17. Archives de la Ville de Bruxelles, Fonds administratifs, Travaux publics, dossier n°5844.
18. Journal de Bruxelles. 18/08/1896. p.4.
19. Almanach du Commerce et de l'Industrie - Bruxelles, édition 1914, p.1847.
20. Aubert R, dir. L'immigration italienne en Belgique. Histoire, Langues, Identité. Bruxelles/Louvain-la-Neuve : Academia ; 1985. p. 12.
21. Fornhoff-Levitt M. Sociabilité juive et musique en Belgique (1830-1930). Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine. 2018 ; 13 : 23-28.
22. Gille L, Ooms A, Delandsheere P. Cinquante mois d'occupation allemande. Volume IV. 1918. Bruxelles : Albert Dewit ; 1919. p. 349.
23. Lannoy P. Isabella Errera et l'Œuvre d'assistance aux prisonniers Italiens déportés en Belgique. Des archives inédites éclairent un épisode oublié de la Première Guerre mondiale. MuséOn. Revue du Musée Juif de Belgique. 2022 ; 9 : 73-84.
24. Louryan S. L'encadrement des travaux pratiques d'anatomie entre 1834 et 1940. Revue médicale de Bruxelles. 2012 ; 33 : 119.
25. Dechamps P. Histoire du Lycée Molière. Témoignage d'une vie. 1ère partie (1934-1984). Ophain-Bois-Seigneur-Isaac : Idée Lumineuse ; 2017. Pp. 32-35.
26. Moniteur belge. 16/10/1954. p.7319.

Travail reçu le 29 avril 2022 ; accepté dans sa version définitive le 12 juin 2022.

CORRESPONDANCE :

P. LANNOY

METICES – Institut de Sociologie
Faculté de Philosophie et Sciences sociales (ULB)
Avenue Jeanne, 44 (CP124) – 1050 Bruxelles
E-mail : Pierre.Lannoy@ulb.be